

Collège de France



Chroniques orwelliennes | Jean-Jacques Rosat

Chronique 7

Sur le contrôle des esprits

Entrées d'index

Mots clés :

démocratie, mentalité libérale, propagande, totalitarisme, Noam Chomsky, James Conant, George

Orwell

Note de l'auteur

Ce texte inédit est celui d'une conférence présentée dans le cadre du 5^{ème} Salon du livre des sciences humaines, le 14 février 2010, sous le titre « Le dernier homme en Europe. Penser avec Orwell ».

On trouvera dans la bibliographie qui figure à la fin de ces *Chroniques* les références complètes des livres d'Orwell cités, ainsi que celles des abréviations utilisées en notes.

Texte intégral

- 1 La réception de l'œuvre d'Orwell en France, soixante ans après sa mort, me paraît pouvoir être caractérisée par trois traits. Premièrement, c'est un auteur populaire, communément considéré comme une sorte de prophète de notre époque, mais il est tenu en piètre estime dans le monde intellectuel qui ne le reconnaît ni comme penseur digne de ce nom ni comme un véritable écrivain¹. Deuxièmement, il est connu essentiellement pour deux ouvrages, *1984* et *La Ferme des animaux*, mais la signification politique et intellectuelle de ceux-ci échappe largement si on ignore le reste de son œuvre et, notamment, ses essais qui, couplés avec ses romans et avec son œuvre de journaliste et d'écrivain reporter, font de lui, un penseur politique et un écrivain politique de premier plan. Troisièmement, c'est un penseur de gauche qui, à partir de 1936 et jusqu'à sa mort en 1950, s'est toujours réclamé d'un socialisme égalitaire et démocratique ; mais la gauche en France ne l'a jamais reconnu comme un des siens, ne s'en est jamais servi, ni hier, ni aujourd'hui, où on nous annonce pourtant avec fracas un renouveau de la pensée de gauche radicale.

Je voudrais proposer ici quelques éléments de réflexion sur la pensée d'Orwell à partir d'un de ses apports majeurs à la pensée politique : sa description et sa critique

d'un mode de domination nouveau, apparu au XX^e siècle, et qu'on peut appeler *le contrôle des esprits*.

1. Le nouveau contrôle des esprits

- 2 Ce mode de domination consiste en (a) un système de dispositifs intellectuels, psychologiques et langagiers, (b) qui assure, non pas seulement une coercition et une restriction de la pensée (comme dans les tyrannies et dictatures classiques), mais un façonnage et une fabrication de celle-ci ; (c) dans la production de ce système de contrôle et dans l'exercice de cette domination, les intellectuels jouent un rôle majeur.
- 3 La présentation et la critique de ce mode de domination est l'objet même de *1984*. Ce roman se présente sous la forme d'une satire où ce mode de domination est exclusif et porté à son paroxysme. Ce qui est mis en avant dans *1984*, ce ne sont pas les camps de concentration et l'État policier, ce sont essentiellement des dispositifs intellectuels et psychologiques. Bien sûr, la police et la torture sont présents et nécessaires au régime, mais ils sont là avant tout comme les supports de ces dispositifs.
- 4 Le roman met particulièrement en valeur cinq de ces dispositifs : (1) la liquidation de la *vérité* en tant qu'*exactitude* : $2+2=5$; (2) la liquidation de *la réalité des faits*, et notamment celle des faits passés (par la fabrication des archives et destruction de la mémoire) ; (3) la liquidation de la *vérité* en tant que *véracité* et *sincérité* (par le moyen du *contrôle de la pensée* qui est une autocensure méthodique, et par celui de la *double pensée*, qui est la cohabitation au sein d'un même esprit d'une croyance et de la croyance contraire) ; (4) la destruction des émotions et des sentiments humains élémentaires (amour, solidarité, etc.) ; (5) la fabrication d'un *langage artificiel* (*novlangue*) destiné à favoriser cette triple séparation de l'individu d'avec la réalité, d'avec les autres, et d'avec soi-même.

- 5 Dans le roman, la mise en place de ce dispositif de contrôle des esprits ne concerne pas les couches populaires et ouvrières de la société, qui sont les 85% de la population, mais uniquement la classe intellectuelle, elle-même hiérarchiquement divisée entre une couche intellectuelle moyenne ou intermédiaire assez nombreuse (notamment des antijournalistes, des antiécrivains, des antilinguistes, etc.) et une petite caste supérieure dirigeante, dont le représentant dans le roman est un philosophe – un philosophe-bourreau, certes, mais un philosophe, et même un philosophe roi. Je n’emploie pas cette expression par hasard : quiconque connaît la *République* de Platon (qui est un rêve d’intellectuel aspirant au pouvoir) verra la parenté entre les deux systèmes : un peuple livré à ses instincts, une classe intermédiaire de gardiens de l’ordre, une élite de philosophes dirigeants et manipulateurs.
- 6 Un des traits remarquables de ce système de domination est que ceux qui l’imposent se l’appliquent également à eux-mêmes. Les intellectuels de *1984* (y compris ceux de la caste dirigeante) s’appliquent avec rigueur à eux-mêmes les dispositifs de contrôle de l’esprit que j’ai rappelés.

2. Théorie, littérature et expérience

- 7 La description et la critique de ce nouveau mode de domination prend des formes littéraires – celles de romans satiriques (*La Ferme des animaux*, 1984) ou celle d’essais comme Orwell en écrit un certain nombre sur cette question – et non la forme d’une théorie. Pourquoi Orwell joue-t-il la littérature contre la théorie ?
- 8 Parce que le but d’un système de contrôle des esprits est la destruction de l’expérience de l’homme ordinaire. Par expérience de l’homme ordinaire, j’entends la capacité que nous avons tous d’être en relation avec le monde réel qui nous entoure (ce que nous

voyons et touchons du doigt) et avec nous-mêmes (nos émotions, nos sentiments, et notamment nos sentiments moraux élémentaires) pour comprendre le monde où nous vivons et juger de ce que nous devons faire. Le but d'un système de contrôle des esprits est de détruire à la fois le sens du réel et le sens moral élémentaire. Or, dans ce travail de destruction, les théories ou les doctrines politiques peuvent jouer et jouent souvent un rôle considérable.

- 9 Cela, Orwell l'a éprouvé lui-même après les six mois qu'il a passés en Espagne en 1937. À son retour en Angleterre, il se trouve confronté au rejet systématique d'un certain nombre de faits dont il a été le témoin oculaire, et au rejet des sentiments de justice et de solidarité les plus élémentaires². Le système de contrôle des esprits fonctionne dans l'Angleterre libérale, chez des intellectuels de gauche qui ne craignent pourtant strictement rien pour leur vie et leur carrière s'ils dénoncent les faits et les injustices en question. Mais ils refusent de les voir.
- 10 Quelques mois plus tard, pendant un séjour dans un sanatorium, Orwell relit Dickens. Dickens est un écrivain non politique, sentimental et bourgeois ; il ignore tout de la classe ouvrière de son époque et ne s'y intéresse absolument pas ; mais, dit Orwell, il a un sens de l'injustice, un sens de la « décence ordinaire » qui est bien supérieur à celui des théoriciens de la gauche d'aujourd'hui. Il y a un flair moral chez l'homme ordinaire qui lui fait comprendre tout de suite, par exemple, que les procès de Moscou sont une infamie – un flair que n'a pas l'intellectuel qui ira chercher toutes les ressources de la théorie marxiste pour justifier l'injustifiable.

Le Parti vous disait de rejeter le témoignage de vos yeux et de vos oreilles. C'était son commandement ultime, et le plus essentiel. Le cœur de Winston défailloit quand il pensa à l'énorme puissance déployée contre lui, à la facilité avec laquelle n'importe quel intellectuel du Parti le vaincrait dans une discussion, aux arguments qu'il serait incapable de comprendre et auxquels il pourrait encore moins répondre. Et cependant, c'était lui

qui avait raison ! Ils avaient tort, et il avait raison. Il fallait défendre l'évident, le bêta et le vrai (*the obvious, the silly and the true*). Les truismes sont vrais, cramponne-toi à cela. Le monde matériel existe, ses lois ne changent pas. Les pierres sont dures, l'eau est humide, et les objets qu'on lâche tombent vers le centre de la terre. Avec le sentiment [...] qu'il posait un axiome important, il écrivit : « La liberté, c'est de dire que deux et deux font quatre. Quand cela est accordé, le reste suit.³ »

Si la théorie peut aussi facilement devenir un instrument du système de contrôle des esprits, elle ne peut pas, en politique, être la boussole qu'elle prétend être. La seule boussole, c'est précisément cette expérience de l'homme ordinaire que le contrôle des esprits veut détruire. Et quel est en revanche, depuis quatre siècles, au moins en Europe, le lieu où les individus s'efforcent de décrire et de comprendre leurs expériences du monde et d'eux-mêmes ? La littérature et, plus, particulièrement le roman.

11 Si Orwell a explicitement voulu devenir un écrivain politique et faire – comme il l'a écrit – « de l'écriture politique un art », c'est parce que la seule boussole véritable en politique, c'est l'expérience de l'homme ordinaire, en général, et les expériences politiques en particuliers, c'est-à-dire les expériences d'humiliation sociale et d'oppression, ou d'exclusion, ou inversement les expériences de solidarité, de fraternité, d'appartenance à une communauté. C'est sur la description de telles expériences qu'Orwell a bâti simultanément son œuvre d'écrivain et sa réflexion de penseur et de militant politique. Les deux sont chez lui indissociables.

12 Pour revenir au contrôle des esprits, ce qui a permis à Orwell d'en comprendre l'importance et les mécanismes, c'est précisément son imperméabilité à la théorie politique dominante de son temps et sa sensibilité à l'expérience c'est-à-dire aux faits et à ses propres sentiments moraux.

Mais direz-vous, il ne suffit pas d'être attentif à l'expérience : encore faut-il en tirer

des leçons correctes. Et aux leçons qu'Orwell prétend tirer de ses expériences, on peut faire au moins trois objections.

3. Première objection : en quoi ce mode de domination est-il nouveau ?

- 13 Il y a eu dans le passé des régimes tyranniques et policiers qui se sont efforcés de contrôler les actes et l'expression des pensées. Ils cherchaient souvent, par la police secrète et la délation, à connaître les pensées les plus privées. Mais ils ne cherchaient pas, à proprement parler à entrer dans les consciences et à les façonner. L'instance qui l'a fait est la religion (à travers des dispositifs comme l'Inquisition ou la confession). Et c'est précisément au moment où la religion cesse de jouer un rôle prééminent dans la direction des consciences que s'instaure la possibilité d'un contrôle et d'un façonnement politiques des esprits.
- 14 Dès la fin des années 1930, Orwell est conscient qu'il y a là une innovation d'une importance cruciale pour l'homme et la civilisation en général : le titre initial de *1984* était *Le dernier homme en Europe*. Et il est conscient, notamment, que c'est un problème majeur pour le mouvement socialiste auquel il vient de se joindre. Mais les théoriciens officiels du socialisme justement (et notamment marxistes) sont incapables de prendre la mesure de cette innovation parce que leur théorie, datant du XIX^e siècle et enfermée dans son économisme, ne laisse aucune place à l'émergence de ce nouveau mode de domination.

4. Deuxième objection : nous avons déjà le concept d'« idéologie dominante »

- 15 « Idéologie » est un concept qu'Orwell évite, ou qu'il n'emploie que *cum grano salis*. Pour au moins deux raisons.
- 16 Premièrement, il est lié à l'économisme marxiste et à l'idée d'explication en dernière instance par l'infrastructure économique. Aux yeux d'Orwell, c'est un schéma qui peut être éclairant dans un certain nombre de cas, mais il refuse d'en faire un principe d'explication général. Ce schéma est notamment inopérant pour rendre compte de ce nouveau mode de domination, lequel, comme on va le voir, peut apparaître dans des systèmes économiques et sociaux extrêmement différents : il peut se mettre en place aussi bien dans des sociétés organisées selon un principe capitaliste que dans des sociétés organisées selon un principe collectiviste.
- 17 Deuxièmement, une idéologie, même si elle est au service d'une classe et de ses intérêts, a une autonomie relative, c'est-à-dire un certain degré d'existence propre : du point de vue des tenants d'une idéologie, au moins, leur idéologie est *vraie*, et vraie non parce qu'elle est la leur, mais ... parce qu'elle est vraie, c'est-à-dire conforme à la manière dont le monde est. Cela signifie que l'idéologie a, aux yeux de ses défenseurs tout au moins, une substance propre, une consistance : qu'elle est capable d'une manière ou d'une autre de rendre des comptes à la réalité et qu'elle est soumise à une exigence de vérité. Même si le défenseur de l'idéologie en question n'a que des pseudo-critères de vérité, qui sont tels que ses propres croyances sont à ses propres yeux infalsifiables (il peut toujours faire retomber son idéologie sur ses pieds, par rapport à n'importe quel fait), il n'en est pas moins persuadé que ses croyances sont vraies indépendamment du fait qu'il les croit : qu'elles sont par elles-mêmes et en elles-mêmes vraies.
- 18 De cette consistance propre de l'idéologie, résulte le fait qu'elle est durable, qu'elle a une certaine stabilité, et que, par conséquent, on peut critiquer un régime et ses actes

en lui opposant sa propre idéologie. Dans *1984*, il est clairement expliqué qu'une des faiblesses des régimes totalitaires passés, comme le fascisme et le stalinisme, est d'avoir voulu justifier leur action au nom d'une idéologie, et même d'avoir essayé, dans une certaine mesure, de rendre le réel conforme à cette idéologie.

- 19 Dans le système de *1984*, ce qui est donné comme « devant être cru » à un moment donné n'a absolument aucune consistance propre ni aucune autonomie. Il n'est pas demandé à Winston de croire que « $2+2=5$ » parce que, selon l'idéologie du régime, il aurait été établi d'une manière ou d'une autre que « $2+2=4$ » est faux et que « $2+2=5$ » est vrai. La seule raison pour laquelle il lui est demandé de croire que « $2+2=5$ » est que le régime a décidé que c'est présentement ce qu'il faut croire ; et il faudra croire, de la même manière, que « $2+2=3$ » ou de nouveau que « $2+2=4$ » sitôt que le régime l'aura décidé. La marque d'obéissance et de fidélité au régime, ce n'est pas de croire à une idéologie déterminée présentée comme vérité, mais de croire à ce qui est donné à croire pour la seule raison que c'est donné à croire et pour le temps que c'est donné à croire. *L'instabilité absolue des croyances et leur changement permanent est un des traits essentiels du système du contrôle des esprits.*

- 20 C'est un point crucial pour comprendre le concept proprement orwellien de totalitarisme. Dans son essai « Littérature et totalitarisme », Orwell compare l'Église du Moyen Âge et les États-partis totalitaires de la façon suivante :

Dans l'Europe médiévale, l'Église vous dictait ce que vous deviez croire, mais elle vous laissait au moins conserver une même croyance du berceau à la tombe. [...] Ce qui caractérise l'État totalitaire, c'est qu'il régente la pensée, mais ne la fixe pas. Il établit des dogmes intangibles, puis les modifie d'un jour à l'autre. Il a besoin de dogmes parce qu'il a besoin de la soumission absolue de ses sujets, mais il ne peut éviter les changements, dictés par les impératifs de la politique de la force. Il se proclame infaillible et, en même temps, s'emploie à détruire l'idée même de vérité objective⁴.

- 21 Orwell pense ici, notamment, aux changements de ligne des partis communistes, aux virages à 180 degrés comme le Pacte germano-soviétique. Ce changement permanent des croyances est donc déjà présent, jusqu'à un certain point, dans les régimes totalitaires réels. Mais les régimes totalitaires existants, parce qu'ils ont voulu justifier leur pouvoir et leurs actes au nom d'une idéologie, sont restés, si l'on peut dire, timides, embarrassés et contradictoires dans ce domaine. Si l'on va jusqu'au bout de la logique du système du contrôle des esprits, comme Orwell le fait dans *1984*, il n'y a plus à s'embarrasser d'idéologie, et le concept d'idéologie lui-même n'apparaît plus comme un concept pertinent pour décrire un tel régime.

5. Troisième objection : le concept de totalitarisme est un concept contesté

- 22 J'ai employé sans crier gare les concepts de totalitarisme et d'État totalitaire. Ce qui suscite inmanquablement la troisième objection, qui est elle-même triple. (1) On dira : il y a de nombreux penseurs antitotalitaires, et certains sont particulièrement brillants et profonds ; Orwell a simplement fourni une illustration (d'ailleurs simpliste et caricaturale, et sous une forme certes populaire et efficace mais littérairement des plus médiocres) d'idées que les véritables penseurs du totalitarisme ont développées bien plus profondément que lui. (2) D'autres observeront qu'il y a aujourd'hui beaucoup de doutes et de critiques (parmi les historiens notamment, mais pas seulement) sur la pertinence du concept de totalitarisme et sur la possibilité d'en faire un usage non idéologique et rigoureux. Le concept de totalitarisme ne serait-il pas un concept aujourd'hui inutilisable, et Orwell, par conséquent, un penseur aujourd'hui dépassé ? (3) Enfin, certains, à l'extrême-gauche notamment, déclareront que le concept de totalitarisme est un

concept de droite, irrécupérablement de droite, juste fabriqué pour persuader que toute tentative d'émancipation conduit directement au goulag. Et dans ce cas, quelles qu'aient été les bonnes intentions subjectives d'Orwell, il serait au bout du compte un penseur sinon de droite, en tout cas inutilisable par la gauche. Il y a là un ensemble de questions importantes qui devraient nous entraîner très loin. Dans les limites de cet exposé, je m'en tiendrai à trois remarques.

23 Premièrement, Orwell (je l'ai souligné) n'est pas un théoricien ; il n'a pas de théorie sur le capitalisme ; il n'en a pas sur le socialisme ; de la même manière, il ne saurait être considéré comme un théoricien du totalitarisme. En particulier, il n'a pas de théorie sur ce qui définit un régime comme totalitaire, ni de critère à proposer pour classer les régimes en totalitaires et non totalitaires. Si on cherche cela chez lui, on sera déçu.

24 Deuxièmement, ce qu'il y a de plus original et de plus remarquable chez lui, c'est (comme je l'ai dit en commençant) sa description fine des mécanismes intellectuels et psychologiques de destruction de l'expérience et de contrôle des esprits, mécanismes qu'on peut appeler totalitaires au sens où ils ont pour but une emprise totale sur l'esprit de chacun. Comme l'explique bien le philosophe américain James Conant :

Tel qu'[Orwell] l'emploie, le terme "totalitarisme" désigne des stratégies (à la fois pratiques et intellectuelles) qui [...] sont appelées ainsi parce qu'elles ont pour but de parvenir à un contrôle *total* de la pensée, de l'action et de sentiments humains⁵.

Cet usage du terme « totalitaire » est conforme à celui de son inventeur probable, le libéral antifasciste italien Giovanni Amendola qui écrivait en avril 1923 :

Le fascisme ne vise pas tant à gouverner l'Italie qu'à monopoliser le contrôle des consciences italiennes. Il ne lui suffit pas de posséder le pouvoir : il veut posséder la conscience privée de tous les citoyens, il veut la « conversion » des Italiens⁶.

L'usage orwellien du terme totalitaire, poursuit Conant, « ne recouvre pas seulement des formes de régimes politiques, mais aussi des types de pratiques et d'institutions plus envahissantes et plus spécifiques (diverses pratiques journalistiques comptent parmi ses exemples favoris). Mais par-dessus tout, Orwell applique ce terme aux *idées des intellectuels* — et pas seulement à celles qui ont cours dans [...] les “pays totalitaires”, mais à des idées qui circulent dans tout le monde industriel moderne⁷ ». Par conséquent, les mécanismes « totalitaires », en ce sens du mot, sont à l'œuvre aussi bien dans les régimes typiquement totalitaires que dans les pays qui se réclament du libéralisme.

- 25 Troisièmement : est-ce à dire que cette présence de mécanismes, de modes de pensée et d'idées totalitaires dans les pays se réclamant du libéralisme conduit à effacer toute différence et à proclamer qu'ils sont eux aussi des régimes totalitaires ? La réponse d'Orwell à cette question est claire : il n'a pas cessé de refuser avec véhémence toute équivalence ou assimilation entre les démocraties libérales et les régimes totalitaires. Il est exact que pendant une courte période avant-guerre (de 1937 à 1939, en gros), il a eu tendance à adopter l'idée : « fascisme et démocratie libérale, c'est blanc bonnet et bonnet blanc », notamment à cause de sa critique radicale de l'impérialisme colonial pratiqué par les démocraties libérales (impérialisme dont il avait une expérience vive). C'est une époque où il ne dispose pas encore d'idées complètement claires sur la question du totalitarisme. Mais dès 1939-1940, un changement se produit dans ses idées. D'une part, grâce à ses relations avec les milieux trotskistes dissidents américains et plus précisément new yorkais – les intellectuels de *Partisan Review* essentiellement – et avec d'anciens kominterniens comme Borkenau, il acquiert des idées plus précises sur la nature du régime soviétique et le caractérise comme un « collectivisme oligarchique ». D'autre part, le pacte germano-soviétique joue pour lui

le rôle d'un révélateur et le libère définitivement de toute réserve dans sa critique du communisme soviétique.

- 26 À partir de cette date, Orwell a un discours très clair : oui, les démocraties libérales ont tous les défauts qu'on voudra ; elles sont remplies d'injustices, impérialistes, et la démocratie y est à bien des égards, extrêmement limitée et contrôlée. Néanmoins, il reste une différence de nature entre elle et les régimes totalitaires : c'est qu'à côté des mécanismes de contrôle des esprits, il existe simultanément toutes sortes de dispositifs qui servent à garantir la liberté de pensée et d'expression et qui fonctionnent. Là encore, les intellectuels théoriciens se trompent et nous trompent parce qu'ils nient les faits, et les gens ordinaires voient juste :

Entre 1929 et 1934, tous les communistes orthodoxes adhéraient à la croyance que [...] la démocratie capitaliste n'était certainement pas préférable au fascisme. Et pourtant, quand Hitler a pris le pouvoir, des dizaines de milliers de communistes allemands – défendant toujours la même doctrine, qui n'a été abandonnée que plus tard – se sont enfuis en France, en Suisse, en Angleterre, aux États-Unis ou dans tout autre pays démocratique qui voulait bien les laisser entrer. Leurs actions ont démenti leurs paroles ; ils ont « voté avec leurs pieds », selon l'expression de Lénine⁸.

Les gens ordinaires le savent, même si les intellectuels l'ignorent. Ils s'accrocheront fermement à l'« illusion » de la démocratie et à la conception occidentale de l'honnêteté et de la décence commune. Il est inutile de chercher à les séduire avec le « réalisme » et la politique du pouvoir, en prêchant les doctrines de Machiavel avec le jargon de Lawrence & Wishart [l'éditeur du Parti communiste britannique]⁹.

- 27 La différence entre démocraties libérales et régimes totalitaires est une différence réelle, qui correspond à l'expérience ; elle doit être maintenue ; et nous avons donc politiquement besoin du concept de totalitarisme. Mais l'indispensable reconnaissance de cette différence ne doit pas servir masquer un fait tout aussi

crucial : que les mécanismes psychologiques et intellectuels totalitaires du contrôle des esprits peuvent être mis en œuvres dans des systèmes économiques, sociaux et politiques très divers, y compris les démocraties contemporaines.

6. Ce mode de domination peut s'articuler à des systèmes économiques, sociaux et politiques très divers

- 28 Ce mode de domination est d'abord parfaitement compatible avec l'appropriation collective des moyens de production, donc avec ce qui, aux yeux notamment de la vulgate marxiste, passe pour le trait distinctif du socialisme. Il faut même aller plus loin. Il est la forme privilégiée que peut prendre la domination si celle-ci doit se reconstituer dans une économie collectiviste. Si la domination n'a plus pour base la propriété des moyens de production, sa base tendra à devenir le contrôle des esprits.
- 29 Cela ne veut évidemment pas dire que, dans un tel régime, il n'y aurait plus d'inégalité économique. Bien au contraire, la reconstitution de privilèges économiques est immédiate. On peut s'appuyer ici sur *La Ferme des animaux* : quand les cochons, c'est-à-dire les dirigeants du Parti, commencent à exercer leur domination sur la ferme, simultanément ils expliquent, selon la formule célèbre, qu'ils sont plus égaux que les autres, et ils accaparent le lait et les pommes. Pour Orwell, le régime issu de la révolution bolchevique n'a rien à voir avec le socialisme précisément, entre autres raisons, parce qu'il n'est pas égalitaire, et cela dès l'époque de Lénine. Les privilèges économiques y sont dévolus désormais à ceux qui se sont assuré le contrôle des esprits.
- 30 Mais ces mécanismes du contrôle des esprits, Orwell les identifie aussi en régime capitaliste. Par exemple, il analyse longuement les mécanismes de manipulation de l'opinion par la grande presse anglaise, qui est aux mains d'un tout petit nombre de

grands propriétaires privés, ainsi que les mécanismes d'autocensure et le mépris des faits dans l'ensemble de la presse britannique, qu'elle soit de droite ou de gauche.

Le point crucial, pour Orwell, est le suivant : qu'ils soient greffés sur des systèmes capitalistes ou sur des systèmes collectivistes, ce sont exactement les mêmes mécanismes.

- 31 Deux courtes remarques pour souligner l'actualité de ces analyses. (1) S'agissant des mécanismes de contrôle des esprits dans les pays capitalistes, un des meilleurs continuateurs des réflexions d'Orwell est aujourd'hui Chomsky, avec son analyse de *La Fabrication du consentement*¹⁰ ; la référence de Chomsky à Orwell est explicite et permanente. (2) Les analyses orwelliennes pourraient être utiles, me semble-t-il, pour comprendre le modèle original qui est en train de se construire en Chine, qui combine un capitalisme particulièrement sauvage et violent avec un régime resté fondamentalement totalitaire, où le contrôle des esprits est poussé extrêmement loin.

7. Critiquer son propre camp

- 32 Selon une erreur de lecture intéressée qui date de la guerre froide, Orwell montrerait que tout projet émancipateur aboutit au goulag. Il a clairement démenti cette interprétation en juin 1949. Selon une erreur de lecture symétrique (et tout aussi intéressée) des interprètes marxistes, ou même plus généralement d'un certain nombre d'interprètes de gauche, Orwell, intellectuel sentimental et petit-bourgeois, reculerait devant les dures nécessités de la lutte des classes et serait finalement, sinon un traître à la classe ouvrière et à la gauche, un allié fort peu sûr¹¹. Dans les deux cas, l'erreur repose sur le même présupposé : l'identification du régime soviétique avec le socialisme, ou même avec une version imparfaite du socialisme. Du point de vue d'Orwell, il est clair que le régime soviétique n'est pas et n'a jamais été socialiste ; et

qu'il en est même l'opposé.

- 33 L'enjeu de la critique orwellienne est de montrer, au contraire, que, si l'on veut avancer vers le socialisme, un préalable indispensable est la critique de ce mode de domination, non seulement en tant qu'il est présent dans les régimes qui se réclament du socialisme, mais en tant que ses mécanismes sont d'ores et déjà à l'œuvre dans les partis, organisations, journaux, etc., et chez les intellectuels qui se réclament du socialisme.
- 34 Comme l'a pertinemment souligné Michael Walzer, entre autres, la critique d'Orwell est une « critique interne au socialisme¹² », une critique à l'intérieur de son propre camp. Comme l'a expliqué Judith Shklar, « l'intellectuel qui ne peut pas supporter les intellectuels n'est certes pas une espèce rare ; mais ce qui singularise Orwell, c'est qu'il a traduit son mépris dans la vision d'une société gouvernée par les objets de son dédain. L'État totalitaire qu'il a imaginé n'est pas tout à fait celui de Staline, non plus que celui d'Hitler. Le parti intérieur, qui dispense l'Angsoc et dirige l'aire n°1 dans *1984*, est composé d'intellectuels radicaux anglo-américains¹³ ».
- 35 Évidemment, celui qui porte la critique dans son propre camp passe facilement pour ou un allié objectif du camp adverse, ou un traître tout court, ou un naïf idéaliste qui n'a pas compris la théorie vraie et scientifique et qui finira nécessairement du mauvais côté.

Notes

1. Orwell, un penseur ? Marcel Gauchet évacue cette idée en une seule phrase, lapidaire et péremptoire, qui le dispense de tout argument : « *1984* est un livre admirable pour frapper les imaginations, mais une piètre contribution à l'intelligence du phénomène qu'il dénonce. » (Marcel Gauchet, *L'avènement de la démocratie III : À l'épreuve des totalitarismes 1914-1974*, Gallimard, 2010, p. 522.) Sur Orwell écrivain et romancier, voir le jugement comminatoire de Milan Kundera, cité et discuté dans la 1^{ère} de ces

Chroniques, « Éducation politique et art du roman ». Dans le monde littéraire et intellectuel français, Orwell n'a jamais été reçu.

2. Sur cette expérience décisive pour Orwell, voir la section 1 (« Il y a un monde ordinaire ») de la 2^{ème} de ces *Chroniques*, « Quand les intellectuels s'emparent du fouet ».

3. Orwell, *1984*, p. 119.

4. Orwell, « Littérature et totalitarisme » (1941), *EAL-2*, p. 173.

5. James Conant, « Freedom, Cruelty, and Truth », in Robert B. Brandom, *Rorty and his Critics*, Blackwell, 2000, p. 293. Traduction française à paraître : James Conant, *Orwell ou le pouvoir de la vérité*, Agone, 2012.

6. Giovanni Amendola, *Il Mondo*, 1^{er} avril 1923, cité dans Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Gallimard, 2004, p. 112.

7. James Conant, *op. cit.*, p. 293.

8. Orwell, « Fascisme et démocratie » (1941), *EP*, p. 168.

9. *Ibid.*, p. 174.

10. Noam Chomsky & Edward Herman, *La Fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*, Agone, 2008.

11. Voir par exemple : Isaac Deutscher, « 1984 ou le mysticisme de la cruauté » (1954), in Enzo Traverso (éd.), *Le Totalitarisme*, Seuil, 2001.

12. Michael Walzer, « George Orwell's England », in Michael Walzer, *The Company of Critics: Social Criticism and Political Commitment in the Twentieth Century*, London, 1989 ; repris dans Graham Holderness, Bryan Loughrey and Nahem Yousaf (ed.), *George Orwell*, Macmillan, 1998, p. 195.

13. Judith Shklar, « 1984 : Should Political Theory Care ? », in Stanley Hoffmann (dir.), *Political Thought and Political Thinkers*, University of Chicago Press, 1998, p. 342-343 (cité dans Conant, *op. cit.*).

© Collège de France, 2013

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>

Référence électronique du chapitre

ROSAT, Jean-Jacques. *Sur le contrôle des esprits* In : *Chroniques orwelliennes* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2013 (généré le 06 mai 2018). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/2108>>. ISBN : 9782722601598. DOI : 10.4000/books.cdf.2108.

Référence électronique du livre

ROSAT, Jean-Jacques. *Chroniques orwelliennes*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Collège de France, 2013 (généré le 06 mai 2018). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/2067>>. ISBN : 9782722601598. DOI : 10.4000/books.cdf.2067.

Compatible avec Zotero